un instant fort embarrassé ; deux ou trois curieux, arrêtés sur le trottoir devant les glaces du magasin, faisaient tout haut des commentaires qui attirèrent l'attention des passants, et en quelques minutes un rassemblement se forma dans la rue.

Mme Hermance intervint fort heureusement. Après avoir congédié son visiteur, elle s'approcha de la jeune fille, l'embrassa maternellement sur le front, lui prit les mains et l'entraîna dans l'arrière-boutique, où l'architecte les suivit. Alors, pendant une heure, la patronne de l'établissement, secondée par Courbin, prodigua des consolations à Delphine. Elle la caressa, la consola et s'efforça de lui démontrer la perfidie de Michel Renaud, qui pour arriver à ses fins, n'avait reculé devant aucun moyen.

—L'affection que ce misérable vous témoignait n'était qu'une habile manœuvre destinée à augmenter la confiance que vos parents lui accordaient, dit Mme Hermance à la jeune fille, mais il ne songeait qu'à accomplir son affreux crime, et vous seriez vraiment coupable envers la mémoire de votre malheureux père si vous ne vous efforciez pas de faire punir son assassin d'une façon exemplaire.

—Oh ! le coquin avait bien combiné ses plans, ajouta l'architecte. Sans l'énergie et la perspicacité d'un agent auxiliaire de la police, il échappait à toutes les poursuites. Le jour où on l'a arrêté, il avait donné congé de son appartement, payé son loyer et retenu son passage à bord d'un paquebot de la ligne de New-York. Mais il y a heureusement une providence qui protège les honnêtes gens et punit les scélérats, et elle est intervenue à point pour démasquer l'abominable hypocrisie de Michel Renaud.

Après avoir débité cette tirade avec la noble indignation d'un citoyen qui n'a jamais failli, Courbin prit le drageoir de Mme Hermance sur le guéridon et offrit un bonbon à Delphine. La jeune fille ne pouvait mettre en doute la loyauté de l'architecte, dont elle avait toujours entendu prononcer le nom par son père avec une grande vénération, et elle n'avait pas assez d'expérience pour résister aux insinuantés séductions de la parfumeuse ; aussi finit-elle par consentir à rester dans la maison jusqu'au jour où Mme Hermance aurait trouvé une jeune personne capable de la remplacer. Le lendemain, lorsqu'elle se jeta au cou de sa mère en pleurant, celle-ci, qui avait été sermonnée par Courbin, lui dit en hochant la tête :

—Tu n'aurais jamais pu croire que Michel serait capable de commettre un tel crime, n'est-ce pas ?

—Oh ! non, mère.

—Eh bien ! moi, je me suis toujours un peu méfiée de lui. Ce garçon-là avait une si drôle de façon de te regarder que je me disais souvent : " Ma parole d'honneur ! il a envie de la manger ; ce n'est pas de la bonne amitié, ça " ... Et puis, tu te souviens, il passait quelquefois une demi-heure sans rien dire. Il poussait des soupirs presque ridicules. Je suis de l'avis de M. Courbin, il faut se mettre en garde contre les manœuvres des gens trop doux.

—Vous avez raison, je le reconnais, répliqua Delphine ; cependant quelque chose me dit que Michel n'a pas pu commettre l'abominable action qu'on lui reproche.

—Tais-toi, ma pauvre enfant ; ne cherche pas à défendre ce scélérat. Tu oublies donc les billets de banque numérotés qu'on a retrouvés chez lui ? Et le couteau de ton père ? Je l'ai reconnu hier chez le juge d'instruction.

Il était une heure de l'après-midi, Mme Lebois et sa fille venaient de terminer leur modeste déjeuner, auquel du reste cette dernière avait fait fort peu d'honneur, tant la nouvelle de l'arrestation du jeune artiste l'avait bouleversée. Geneviève se leva tout à coup pour aller ouvrir la porte, car on venait de sonner.

—Je désire parler à Mme Lebois, dit l'inspecteur de la sûreté Perregaud en pénétrant dans la salle à manger.

A la vue du visiteur qu'elle reconnut pour avoir pris part à la première enquête, relative à la disparition de son mari, la fleuriste fut un peu surprise, et Delphine se leva en proie à une assez vive émotion.

—Je vous demande pardon de vous déranger, dit l'agent ; rassurez-vous, ma démarche ne peut aggraver vos peines, tout au contraire.

Geneviève avança un siège à Perregaud.

—Si vous venez nous apporter l'espérance de revoir mon pauvre mari, soyez le bienvenu, monsieur, dit-elle ; dans le cas contraire, nous craignons de ne pas pouvoir vous être d'une grande utilité.

—Je regretterais de faire naître dans votre esprit des illusions, répondit l'agent ; pourtant, jusqu'à ce jour, on n'a pas acquis la preuve absolue que M. Lebois soit mort.

—Ah ! monsieur, merci pour ces bonnes paroles ! s'écria Delphine avec élan.

—Pardon, mademoiselle, je vois que je me suis mal expliqué. Si on n'a pas la preuve irréfutable de la mort de votre père, tout fait néanmoins supposer qu'il n'est pas vivant.

—Vous avez raison, reprit Geneviève ; si mon pauvre Célestin était encore de ce monde, rien ne pourrait l'empêcher de nous donner de ses nouvelles.

—Je partage votre opinion, dit l'inspecteur ; mais, pour arriver à la découverte de la vraie vérité, il est nécessaire de mettre la main sur ses assassins.

—Il y en a un qui est arrêté, dit Mme Lebois.

—Oui, certainement, du moins tout le fait supposer.

—Mon Dieu ! mon Dieu !... murmura Delphine en se caressant le visage dans ses mains.

—Voyons, montre plus de courage, lui dit sa mère. Je sais bien qu'il est affreux de penser qu'on a vécu longtemps auprès d'un coquin...

—Oh ! maman...

—Je suis un peu de l'avis de mademoiselle, reprit Perregaud, et tant que la justice n'aura pas prononcé la condamnation de Michel Renaud, je réserverai mon opinion à son sujet.

—Vous m'étonnez, dit Geneviève ; on dirait que vous ne savez pas ce qui s'est passé lorsqu'on l'a arrêté.

—Je le sais parfaitement, puisque j'assistais à la perquisition, et c'est parce que j'ai cru voir un peu de louche dans cette affaire que je me suis permis de venir vous déranger.

—Expliquez-vous, dit la fleuriste avec un vif intérêt.

Quant à Delphine, les paroles de l'agent lui avaient fait battre précipitamment le cœur, et elle attendait avec anxiété ce qu'il allait dire.

—Ma visite n'a aucun caractère officiel, reprit Perregaud ; je viens ici guidé par le désir de faire triompher la justice, c'est-à-dire par l'espoir de décharger un innocent de l'accusation qui pèse sur lui.

—Il s'agit de M. Michel, n'est-ce pas ? s'écria Delphine, incapable de maîtriser les agitations de son cœur.

—Permettez-moi de garder le silence à ce sujet ; mais soyez sûres, madame et mademoiselle, que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour percer la lumière dans cette mystérieuse affaire. Voulez-vous avoir la bonté de me dire si, à l'époque où il fréquentait votre maison, Michel Renaud vous a parlé d'un industriel américain, un éditeur d'estampes, je crois, qui lui proposait d'entrer en relations d'affaires avec lui ?

—Certainement, répondit Mme Lebois.

—Il a même offert à M. Michel de l'emmener en Amérique.

—Très bien. Et vous connaissez le nom de cet homme ?

—M. Michel nous l'a dit, mais il est si difficile à retenir, que nous ne pourrions le répéter, répliqua la jeune fille ; cependant cela ressemblait à Atkins.

—On essaiera de le retrouver en faisant des annonces dans les journaux de New-York. En attendant, je voudrais bien savoir quelle était la tournure de ce monsieur.

—Je l'ai vu une fois avec Michel, dit Geneviève ; ils allaient passer la soirée ensemble à la Porte-Saint-Martin.

—Parfait. Vous souvenez-vous de sa taille, de la couleur de ses cheveux, de la façon dont il portait la barbe ?

—Pas trop, pourtant je crois me rappeler qu'il était plus grand que Michel. Attendez donc, oui, il avait de la moustache et de la barbe au menton.